

mais bien une recréation à partir d'un matériau sonore qu'il exploite dans une toute nouvelle visée esthétique. Enfin, S. Leopold donne une étude avec pour titre *Orfeo. Carl Orff reprend Monteverdi*. Comme le titre l'indique, il s'agit de voir dans quelle mesure Monteverdi constitue pour Orff un pont entre l'Antiquité et lui-même. Il étudie pour ce faire différents aspects du travail d'Orff. Le premier est la dramaturgie : l'enjeu est de rendre accessible l'*Orfeo* à une scène moderne. Il reste si proche de la pièce baroque qu'il est difficile de faire la différence. En revanche, le texte est complètement retravaillé puisqu'il est donné en allemand. Orff le change pour mettre en exergue moins l'apothéose de la musique, comme Monteverdi, que la toute-puissance de l'amour, ce qui donne une place plus importante au personnage d'Eurydice. Pour ce qui est du rapport entre texte et musique, il est important pour Orff de respecter la musicalité de la langue allemande, ce qui interdit de traduire purement et simplement l'italien de Monteverdi et nécessite une toute nouvelle version. En outre, certains passages typiques du goût littéraire baroque ne peuvent rester en l'état, car ils créeraient un sentiment d'étrangeté dans le public. Ainsi en est-il du récit de la messagère (racontant la mort d'Eurydice) qui est entièrement revu. Ainsi, alors que la musique est peu ou prou conservée, le texte donne une autre dimension : Monteverdi recherche un certain raffinement, Orff privilégie la tonalité tragique fondamentale. Enfin, il reste la question de l'orchestration, qui est aussi un problème d'ordre musicologique, car il est souvent difficile de savoir où interviennent certains instruments. En outre, trois cents ans après Monteverdi, Orff doit trouver une orchestration adéquate : il choisit de recourir aux instruments en usage à l'époque baroque, ce qui s'est avéré particulièrement compliqué à mettre en œuvre. L'histoire des différentes versions montre qu'il a progressivement renoncé aux percussions, jusqu'à les éliminer radicalement. Pour conclure, S. Leopold évoque la réception du travail de Orff, qui s'est trouvée en général assez sévère à son encontre : il a clairement pâti de la comparaison avec Monteverdi, alors qu'aujourd'hui, il serait sans doute profitable d'y voir moins une adaptation de l'*Orfeo* de Monteverdi que l'*Orpheus* de Orff.

Sylvain PERROT

Hélène MÉNARD, Pierre SAUZEAU et Jean-François THOMAS (Éd.), *La Pomme d'Éris. Le conflit et sa représentation dans l'Antiquité*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, 569 p., ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-84269-956-7.

Cet opus, doté d'une couverture originale, figurant une pomme mise en lumière, rassemble 29 contributions (introduction et conclusion comprises). Il est le résultat d'une réflexion, au sein de l'université Montpellier III, sur la notion de conflit dans l'Antiquité et s'organise autour de quatre grands thèmes : « Des mots et des idées », « Conflits mythologiques et épiques », « Guerre et tensions entre cités » et « Les conflits dans les sociétés ». À vocation englobante, ce livre propose des contributions sur la Grèce (10), sur Rome (10), mais également sur d'autres civilisations, comme l'Égypte ou le monde indien (6). Si la table des matières, prise dans sa totalité, est un modèle d'équilibre entre hellénistes et romanistes, on peut, dans le détail, déplorer que la partie sur les conflits mythologiques et épiques accorde une place

peut-être trop importante aux articles concernant la Grèce alors que l'analyse des situations historiques des conflits souffre, *a contrario*, du poids écrasant des contributions sur Rome. Un éclairage venu du monde grec (même si le cas de Cyzique permet, il est vrai, de faire un lien utile avec cette partie du monde antique) ou du monde oriental aurait été le bienvenu. Néanmoins, la variété des angles d'approche est une des richesses de cet ouvrage, où les études philologiques côtoient les articles d'histoire politique et des contributions sur les représentations iconographiques du moment conflictuel. Toutefois, certains articles donnent parfois l'impression d'avoir peu de rapport direct avec le conflit (par exemple l'article, très intéressant par ailleurs, de N. Allen sur la trifonctionnalité dumézilienne) ou que le thème du conflit serve de prétexte à une étude de texte plus « classique », par exemple sur les personnages de l'*Iliade* (P. Wathelet). Pour en terminer avec ces quelques menues critiques, on regrettera également que les articles ne soient pas organisés dans une logique démonstrative plus ferme au sein de chaque thème. Cela est frappant dans le cas de la première partie, où le lecteur peine à comprendre l'ordre des contributions. Par exemple, l'article de J. du Bouchet sur le vocabulaire grec du conflit révèle par avance les conclusions générales de J.-F. Thomas, alors que sa contribution sur les termes latins du conflit se trouve quelques pages plus loin. Dans cette partie, il aurait ainsi pu être bienvenu d'exposer en premier lieu les multiples termes du conflit dans les différentes langues anciennes, avant d'examiner le rôle créateur du rapport conflictuel dans la sphère intellectuelle, ce qui est notamment révélé par les usages du langage. D'ailleurs, l'ouvrage entier classe les contributions selon une logique allant de la conception du conflit la plus notionnelle jusqu'à la plus historicisée, ce qui est parfois quelque peu déroutant. Ainsi, les remarques qui suivent résultent d'une légère réorganisation des contributions, tout en conservant l'architecture d'ensemble, afin d'en tirer des réflexions synthétiques sur la notion de conflit, plus large que celle de guerre (pourtant sujet principal des historiens antiques). Cette dernière pousse à concevoir la place de l'Autre, à analyser les interrelations avec l'opposant, et permet donc d'identifier une forme de socialisation qui dépasse le sujet plus restreint de la simple lutte ou même de la violence. En effet, le conflit, qu'il soit au cœur de la cité ou contre une force étrangère, qu'il soit physique ou intellectuel, est considéré par certains Anciens et Modernes comme une dialectique nécessaire à l'élaboration politique et sociale de la cité, et non pas comme un simple temps d'anéantissement des parties en présence. C'est cette idée qui constitue le fil directeur de la première partie du livre. Celle-ci peut, schématiquement, se décliner en trois thèmes. Premièrement, c'est le vocabulaire du conflit qui est analysé. En effet, si le Grec use du terme *Éris* afin de désigner globalement le conflit, il dispose de nombreux autres mots pour décrire cette réalité et ses nuances (J. du Bouchet). Le latin n'a, quant à lui, pas de vocable générique pour nommer le conflit, et recourt à différents termes, qui servent souvent à désigner un aspect précis du conflit (J.-F. Thomas). Cette multiplicité du vocabulaire met en exergue la difficulté à embrasser la notion de conflit avec un seul mot, comme l'illustre, par exemple, la difficulté à cerner la notion d'« ennemi » dans la langue égyptienne (J. Rizzo). Le deuxième axe aborde la portée créatrice du conflit. P. Sauzeau invite ainsi à dépasser l'opposition simpliste entre le bien et le mal, et à voir dans le conflit une dialectique créatrice. Ainsi, Denys d'Halicarnasse décrit la *stasis* comme un temps fécond pour

la *politeia* romaine, car elle nécessite le recours au compromis et à la négociation (M. Lévy-Makinson). Le conflit civil a donc un rôle dynamique et son dépassement crée souvent une cohésion dans le corps politique. Il en va de même pour les progrès intellectuels, qui résultent parfois de conflits (Br. Pérez-Jean). Sont enfin analysés les liens complexes entre le langage et le conflit. En effet, lors de périodes de conflits, les discours se font de plus en plus nombreux et la parole sert alors à résorber les tensions, ce qui redonne à la langue un noble rôle d'apaisement. Dans le même temps, le moment conflictuel est également une occasion pour la langue de se faire violente et l'invective contre les personnes omniprésente, comme le montre J.-L. Périllié dans son étude sur l'opposition entre Socrate et l'Académie, puis J. Dangel avec l'exemple de la guerre civile romaine. Le deuxième grand thème de l'ouvrage est celui des conflits mythologiques et épiques. Il s'agit ici de comparer la réalité conceptuelle du conflit avec ce que l'historien peut trouver dans les sources mythiques, riches et précieuses sur le sujet. Cela permet d'aborder la représentation du conflit, sa signification et sa portée symbolique. Dans les sources mythologiques, le conflit est avant tout présenté comme une opposition de personnes, comme le rappellent P. Wathélet, qui étudie l'opposition entre Achille et Agamemnon, et B. Sergent dans son article sur la femme comme objet de discorde. Toutefois, ces conflits entre protagonistes humains impliquent quasi systématiquement l'intervention des divinités. J.-M. Renaud expose ainsi le cas de l'initiation ratée de Méléagre, qui, après l'intervention d'Artémis, entra en conflit avec ses oncles et les tua. Dans cette optique, les conflits mythologiques opposent également parfois de manière directe les dieux entre eux, ce que C. Jubier-Galinier rappelle dans sa contribution sur la représentation iconographique du conflit entre Athéna et Poséidon. Cette dernière étude démontre, par ailleurs, que les conflits mythologiques donnent, souvent, lieu à des représentations figurées, comme le confirme l'article de Ph. Monbrun sur la réconciliation des frères ennemis dans l'*Hymne homérique à Hermès*. Il faut toutefois noter que ces conflits de personnalités (humaines ou divines) prennent souvent une tournure plus générale et changent d'échelle. Achille et Agamemnon sont aussi vus comme les champions d'un conflit opposant la Grèce primitive des héros à celle des rois. Dans la même logique, la critique du souverain de Babylone, dans la Bible est révélatrice d'un conflit entre nations (Ph. le Moigne). Enfin, il paraît clair que les conflits rapportés par les mythes ont une vocation pédagogique indéniable et servent à montrer aux hommes les erreurs à ne pas commettre de nouveau. Le troisième grand temps de l'ouvrage est consacré aux situations historiques de conflits. Il a notamment pour but d'identifier les nouvelles pratiques nées du temps conflictuel. Dans cette optique, les contributions insistent premièrement sur le fait que le conflit est avant tout, dans l'Histoire, une compétition politique qui prend la forme d'une négociation permanente et aboutit parfois à un affrontement armé. Cette dimension concurrentielle pousse, de surcroît, les acteurs à exprimer le conflit, à le figer dans des écrits, à en graver les enjeux, bref, à élaborer des symboles, eux-mêmes partie prenante du conflit. Ce phénomène de compétition affichée est particulièrement lisible dans le cas de Cyzique et de ses liens conflictuels avec Rome mais aussi de ses rapports avec les cités d'Asie, étudiés par Fr. Maffre. S'impose alors l'idée que le conflit est, au-delà de l'affrontement armé, une représentation. Éviter le mot consiste donc à minorer la réalité de la chose. C'est ce

que montre P.-M. Martin dans son article stimulant sur la « drôle de guerre » rapportée au livre I de la *Guerre Civile* de César, où le général dilue, par les termes choisis et dans les thèmes mis en exergue, la réalité d'un conflit meurtrier, pourtant réel. Les conflits sont donc des récits, des mises en scène, parfois mis au service d'une puissance engagée dans un conflit, comme l'exemple de Frédégair et de sa proximité avec l'aristocratie des maires du palais semble le montrer (O. Devillers et J. Meyers). Ces récits servent, dans le même temps, à justifier des conflits dérangeants, présentés alors comme inévitables et menés au nom du bien commun (P.-M. Martin). Ainsi, les conflits sont aussi (et parfois avant tout) des discours. Le cas des insultes politiques de *latro* et *praeco* (« bandit » et « brigand »), lancées pendant les guerres civiles de Rome, semble l'illustrer clairement (L. Échalier). Derrière ces enjeux quelque peu extérieurs au conflit matériel (mais non pas au conflit dans sa globalité), le temps conflictuel semble également donner lieu à certaines pratiques précises. Celles-ci peuvent être rituelles et sont souvent anciennes, comme l'illustrent les prières d'*evocatio* et de *devotio* étudiées par Ch. Guittard dans le cas de la chute de Carthage, en 146 a.C. Cependant, ces pratiques sociales et politiques, loin d'être figées, peuvent aussi se transformer au gré du conflit, comme le rappelle le recours plus important à la prise en otage à la fin de la République romaine (D. Álvarez Pérez-Sostoa). Cette partie de l'ouvrage, plus homogène que la précédente, propose une série de réflexions stimulantes sur la réalité historique des conflits et sur leurs multiples dimensions et leurs différentes échelles. Ces articles de bonne qualité proposent au lecteur d'utiles réflexions synthétiques sur le conflit politique dans l'Antiquité, et commencent à identifier et analyser ses impacts sur la société. C'est précisément ce qui constitue l'objet de la quatrième et dernière partie de cet opus. Ce dernier temps de réflexion met en exergue le conflit comme moteur politique principal de certaines sociétés, et donc comme un temps inévitable de la vie civique. L'étude de M. V. García Quintela sur les sociétés celtiques montre, par exemple, que ces dernières ont en commun d'avoir le conflit (notamment entre classes dirigeantes, pour le pouvoir) comme force d'impulsion de la vie politique. Dans ce cas précis, les conflits sont nécessaires, constituent une dynamique politique et entraînent des innovations, notamment juridiques, afin de les endiguer ou les contrôler, comme le montre le recours aux rescrits impériaux sous le principat d'Hadrien (Y. Roman). Toutefois, ces conflits militaires et politiques (les plus nombreux) dépassent souvent ces seuls domaines et se traduisent notamment par la mise en lumière et l'instrumentalisation d'aspects sociétaux. Il en va ainsi du rôle des femmes dans la cité, discuté et critiqué en temps de conflit. En cela, la figure de la Femme constitue parfois un repoussoir moral destiné à critiquer l'opposant, comme l'article de St. Perentidis l'expose dans son étude sur la (dé)considération des femmes spartiates à Athènes au début du IV^e siècle a.C. De même, la représentation, mythologique ou réelle, de figures féminines peut constituer, après récupération politique, une arme de propagande importante. Par exemple, M. Galinier analyse la récupération de la figure symbolique de Médée, meurtrière de ses enfants, lors des guerres civiles entre Pompée et César. Ainsi, les conflits envahissent la totalité de la société et leur importance mène à repenser jusqu'à la mémoire des acteurs impliqués et la réalité des groupes qui s'opposent. Sur ce point, l'article de C. Courrier sur le conflit comme jalon identitaire d'une mémoire

collective (ici discutée) de la plèbe de Rome montre que le conflit crée la mémoire autant que la mémoire, instrumentalisée et recomposée à des fins partisans, crée le conflit ou l'entretient. Cette quatrième partie constitue, à notre avis, l'acmé de ce riche volume, clos par une conclusion sous forme d'une réflexion sur le conflit comme élément en partie à l'origine de l'éclat politique du *princeps Augustus* (St. Benoist). Ces dernières pages jouent pleinement leur rôle et redonnent une cohérence essentielle à cet ouvrage de synthèse de haut niveau sur la notion de conflit, d'une importance majeure dans l'Antiquité.

Pascal MONTLAHUC

Fritz MANGARTZ, *Die byzantinische Steinsäge von Ephesos. Baugefund, Rekonstruktion, Architekturteile*. Mayence, RGZM, 2010. 1 vol. 21,5 x 30 cm, VII-113 p., 23 pl., 53 fig. (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRAL-MUSEUMS, 86). Prix : 45 €. ISBN 978-3-88467-149-8.

De nombreux ateliers s'installent à l'époque byzantine sur les ruines de la ville antique d'Éphèse. Plusieurs se concentrent dans l'espace occupé par le « Hanghaus 2 », dont un artisanat de la poterie, de la métallurgie et du travail de la pierre. Les fouilles des années 1980 ont permis d'y reconnaître les restes d'une installation hydraulique entraînant une scie de découpe du marbre. La découverte et l'identification de cette technologie hydraulique particulière restent exceptionnelles même si aujourd'hui elles s'inscrivent dans le cadre d'une réévaluation des technologies productives. Les effets mécaniques et la force développée au départ des aqueducs ou biefs de rivières sont reconnues depuis les travaux remarquables de Wikander et Oleson, mais l'archéologie antique du moulin à eau et de ses multiples applications commence seulement à fournir des exemples bien identifiables sur le terrain. Les vieilles idées sur la « révolution » médiévale du moulin à eau, du collier d'épaules et du gouvernail d'étambot ont la vie dure et ont occulté les réalisations technologiques du monde gréco-romain. Ce blocage épistémologique a fait perdre beaucoup de temps et un potentiel d'identification qu'offre la fouille moderne. La consolation, c'est que les quartiers artisanaux intéressaient peu les archéologues d'autrefois. Les lieux de métier arrivent seulement à l'ordre du jour des agenda de fouilles (voir par exemple N. Monteix, *Les lieux de métier. Boutiques et ateliers d'Herculanum*. Rome, 2010 ; le même et Nicolas Tran, *Les savoirs professionnels des gens de métier*. Naples, 2011). Tout n'est donc pas perdu. Après le témoignage de la *Mosella* d'Ausone (v. 362-364), les vestiges de Hierapolis et de Gerasa, la fouille d'Éphèse vient compléter notre connaissance avec une précision telle qu'une reconstitution à échelle 1/1 a pu être réalisée et expérimentée. Le départ hydro-mécanique est classique, comme dans un moulin à farine, une amenée d'eau actionne une roue à aube. Mais au lieu du transfert d'un mouvement rotatif à un autre, il y a transformation du rotatif en alternatif, en va-et-vient, ce qui implique un arbre à cames. Le principe en était admis pour les automates d'Héron, mais les historiens des sciences émettaient de grands doutes en ce qui concerne les applications industrielles, comme pour les turbines hydrauliques. La roue de 2,80 m de diamètre entraîne le mouvement de deux lames de scies en fer, développant environ 1 kw de puissance. Un système astucieux de suspension du châssis par des poulies permet un travail souple et régulier. La lubrification des traits de scie se